This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

P G
7158
W8
P714
1913
MAIN

NISLAS WYSPIANSKI

tésilas et Laodamie

TRAGÉDIE

Traduction autorisée du polonais

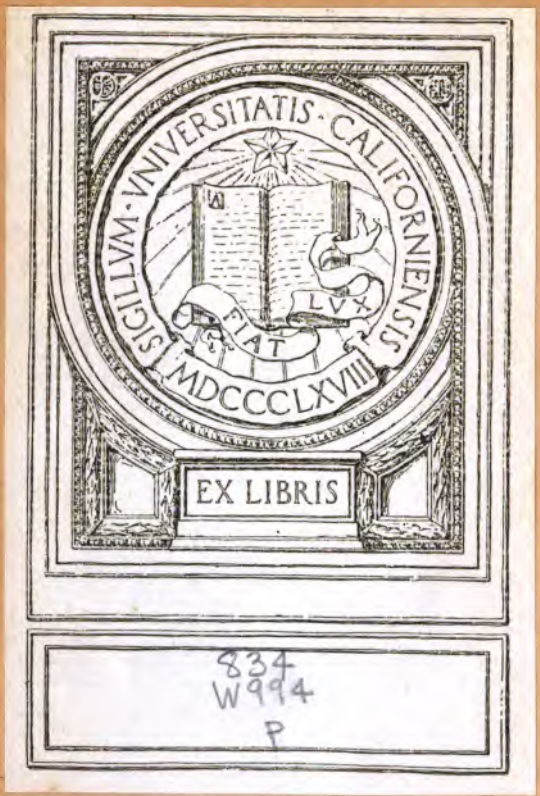
par **ADAM DE LADA** et **LUCIEN MAURY**

Précédée d'une Étude sur l'Auteur

UC-NRLF
$B 284 270

Prix : 5 fr.

Librairie académique PERRIN et Cie.


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

834
W994
P

Protésilas et Laodamie

Copyright by Perrin et Cie, 1913.

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

Les Noces, drame en trois actes. (Traduit du polonais par ADAM DE LADA et LUCIEN MAURY.)

STANISLAS WYSPIANSKI

Protésilas et Laodamie

TRAGÉDIE

Traduction autorisée du polonais

par ADAM DE LADA et LUCIEN MAURY

Précédée d'une Étude sur l'Auteur

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1913

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

PRESERVATION
COPY ADDED
ORIGINAL TO BE
RETAINED

MAR 2 9 1994

PG7158
W8 P714
1913
MAIN

UN GRAND POÈTE TRAGIQUE

STANISLAS WYSPIANSKI

(1869-1907)

677492

Le nom de Stanislas Wyspianski est inconnu en France. On offre ici au public français la première traduction d'une de ses pièces. Autorisés par les héritiers du grand poète polonais, les traducteurs se proposent, avec le temps, de faire connaître l'ensemble de son œuvre. Ils pensent démontrer ainsi qu'à l'encontre d'une opinion trop manifestement corroborée par l'état actuel du théâtre européen, notre époque possède un théâtre tragique digne pleinement de ce nom. On « découvre » un talent; un génie ne peut se dévoiler que par lui-même; précisément Stanislas Wyspianski, ignoré aujourd'hui hors de sa patrie, est un génie, des plus altiers, et qui tôt ou tard saura s'imposer par sa propre force. Il est tout indiqué dans ce cas que le critique laisse d'abord parler le poète. C'est donc seulement comme complément aux traductions, et au fur et à mesure qu'elles paraîtront, que seront fournies toutes les explications nécessaires pour faire comprendre en France l'art merveilleux de ce Shakespeare moderne. En publiant ici la version française d'une de ses tragédies dites grecques, compréhensible indépendamment de la signification nationale de son symbole, il suffira de se borner, pour l'instant, aux informations les plus générales.

*
* *

Stanislas Wyspianski est plus qu'un poète. Il est 'incarnation de l'histoire et de la culture de toute

une nation. La fameuse « âme polonaise » dont parfois encore parlent les Français, et que récemment M. Maurice Barrès recommandait aux Polonais de faire connaître et aimer en France (1), elle est là, dans son œuvre, tout entière, et combien, hélas, différente de la légende ! A cette « question polonaise » qui parfois réapparaît en des livres français où la bienveillance envers la plus malheureuse des nations européennes remplace toute documentation sérieuse, Wyspianski apporte une solution cruellement impitoyable, mais — comme le prouve de plus en plus le cours des événements — la seule vraie et définitive. Cet art est simplement le testament de toute une race qui, après mille ans de gloire et de misère, s'effondre, broyée par la fatalité de l'histoire. La plus latine parmi les cultures slaves, avant sa décomposition définitive, atteint dans ce théâtre à une conscience d'elle-même et à une beauté qui ne sont possibles qu'en face de la mort. D'un de ces « relâchements » dont Nietzsche disait qu'ils sont indispensables « pour que la tragédie coure les maisons et les rues » — l'Europe chrétienne n'en a peut-être pas vu d'aussi profond ni d'aussi complet — « la flamme de la connaissance monte éclatante vers le ciel » (*Le Gai-Savoir*).

Wyspianski est non seulement le seul grand poète

(1) *France et Pologne*, enquête sur les rapports franco-polonais, publiée, en août 1912, par le journal polonais *Slowo polskie*, de Lemberg, (Pologne autrichienne).

moderne polonais, ce dont conviennent la plupart de ses compatriotes cultivés, il est, n'en déplaise aux critiques de son pays, le plus grand poète de la Pologne; il réunit en lui les traditions du théâtre grec antique et de celui de Shakespeare; il réunit aussi toutes les meilleures traditions de la littérature et de l'art polonais et en réalise l'apogée. Depuis le guignol populaire (jaselka) jusqu'aux puissants essais dramatiques de Mickiewicz ainsi qu'aux drames historico-philosophiques et aux tragédies mystiques de Slowacki et de Norwid, son théâtre résume tous les efforts les plus beaux que cette littérature ait tentés au cours des siècles; on y retrouve l'écho de la musique de Chopin et le reflet de la peinture de Matejko, dont Wyspianski — poète doué d'extraordinaires aptitudes musicales et en même temps l'un des plus éminents peintres polonais — était le disciple. Continuateur de Kochanowski — l'exquis ronsardisant du XVIe siècle qui fut le vrai père de la poésie polonaise — aussi bien que du grand romantisme éclos sur le sol français parmi les émigrés de 1831, Wyspianski paraît pourtant appelé à voir son nom uni à un autre nom des lettres polonaises, glorieux et tragique entre tous, à celui de Skarga, dont précisément la Pologne captive fête ces jours-ci le trois-centième anniversaire (1). Vers la fin du XVIe siècle (1597), devant

(1) L'abbé Pierre Skarga Paweski, né en 1536, est mort à Cracovie, le 27 septembre 1612. C'est le 28 septembre 1912

le roi Sigismond III Vasa et les représentants de la noblesse, toute-puissante déjà alors dans le royaume, et de plus en plus anarchique, ce Bossuet polonais, doublé d'un Jérémie avait prédit la mort politique, le démembrement de la Pologne. Aujourd'hui cette prédiction est accomplie à la lettre depuis plus d'un siècle, la Pologne a subi l'école du plus affreux martyre que jamais nation ait souffert : Wyspianski, la mort dans l'âme, voit que non seulement le caractère de ses compatriotes n'a pas changé depuis les temps de Skarga, mais qu'en outre l'esclavage a fini par leur former une âme d'esclaves. Il voit que toutes les forces qui jadis ont entrainé l'anéantissement de l'État n'ont pas cessé de vivre et d'agir dans la nation démembrée, la poussant fatalement vers l'abîme. Comme Skarga, évoquant de sa chaire l'exemple d'un autre peuple qui, tels les Polonais, se croyait élu par Dieu, les Israëlites, il avertit et essaie de réveiller la conscience nationale ; comme Skarga aussi, il sait d'avance que sa voix — *vox clamantis in deserto* — ne sera pas écoutée. Il n'est pas étonnant que parmi les noms de leurs auteurs dont les Polonais se proposent actuellement de faire connaître des traductions aux Français, jamais n'ait figuré celui de Wyspianski ; pourtant le poète était de son vivant devenu une gloire na-

que ces lignes, suivies plus tard par la traduction de *Protésilas et Laodamie*, parurent pour la première fois dans la *Revue Bleue*.

tionale, et il fut enterré solennellement à Cracovie, au panthéon national de l'église St.-Stanislas « du petit rocher » (la Skalka). Tout le théâtre de Wyspianski — on commence à peine à s'en apercevoir en Pologne — ne fait que répéter à l'adresse de la Pologne contemporaine le même cri de suprême désespoir : comme de vos propres mains vous avez tué jadis votre indépendance, de même, c'est vous qui, à l'instigation et au profit de vos ennemis, achevez à présent de tuer votre nationalité !

*
* *

Pour jeter un pareil cri à la face d'une nation de plus de vingt millions d'âmes, pour dire une pareille vérité à une nation tout entière, à *sa nation*, il ne suffisait plus aujourd'hui d'avoir l'amour et la clairvoyance d'un Skarga. Le prédicateur du XVIe siècle avait eu pour lui l'autorité de son sacerdoce; le poète moderne n'avait, comme Hamlet, que son intelligence. La vérité qu'entrevit le génie douloureux de Wyspianski — elle est déjà une certitude dans les premières œuvres connues de sa jeunesse — il a fallu qu'il la prouvât, qu'il se la prouvât surtout à lui-même. Devant la cour royale d'Elseneur Hamlet fait jouer à des acteurs ambulants l'assassinat de Gonzague. Le roi se lève, on interrompt la représentation. Le meurtrier s'est trahi lui-même. Comme Hamlet devant son beau-père, Wyspianski dresse devant ses compatriotes une scène, la scène de son

théâtre. Il la dresse à Cracovie, la capitale intellectuelle de la Pologne, y joue « la tragédie : le dépérissement de l'âme (1) ». Toute l'histoire polonaise y apparaît en de puissants raccourcis symboliques, et toujours — qu'il s'agisse des temps légendaires ou des événements de la révolution de 1831 — comme entité dramatique dont le dénouement fatal se réalise dans le présent, s'achèvera dans un avenir très proche. Plus directement parfois — par exemple dans les célèbres « Noces » (*Wesele*), jouées pour la première fois, au théâtre municipal de Cracovie, le 16 mars 1901 — c'est la Pologne contemporaine qui apparaît sur les planches. Personnages vivants connus de tous, événements récemment advenus, auxquels tout le monde a assisté, un morceau d'actualité toute récente qui, par la magie d'un art révélateur, se dévoile comme conséquence fatale de tout le passé historique polonais, annonce un avenir plus atroce encore que la réalité présente. Regardez bien, paraît dire le poète, vous tous qui m'écoutez aujourd'hui, vous resterez tels que vous montre ici le miroir de mon art, et jusqu'au bout vous jouerez votre rôle de marionnettes tragiques de ce guignol national que régit une fatalité implacable. Votre conscience nationale se meurt en vous, bercée par de belles phrases patriotiques qu'à chaque instant démentent vos actions. C'est en vain que j'avertis, c'est en vain

(1) C'est ainsi que, dans une de ses rares poésies lyriques, il a lui-même nommé l'ensemble de son œuvre.

que j'essaie de réveiller. « Vous devriez me tuer, vous ne ferez que soupirer : c'est bien pénible... ». Le 16 mars 1901, personne n'interrompit, à Cracovie, la représentation des « Noces ». Au contraire ce drame eut un succès retentissant, et grâce surtout aux beaux costumes de paysans cracoviens qui y figurent, il reste encore une des pièces favorites du répertoire des scènes polonaises.

Dans la préface qui précédera la traduction française de ce chef-d'œuvre il sera dit comment quelques années ont suffi pour confirmer la plupart des prédictions de Wyspianski concernant spécialement sa patrie plus étroite : la Pologne autrichienne. Qu'on aille voir ce qui se passe — cinq ans à peine après la mort du grand poète — en Galicie, cette partie de l'ancienne « République » que de secrets espoirs se plaisaient souvent à appeler le Piémont polonais, un Piémont d'où partirait peut-être un jour un mouvement pareil à celui du *risorgimento* italien. En quelques mois à peine, au courant de 1911, la situation politique des Polonais y a changé complètement à leur détriment. Hier encore maîtres incontestables de cette grande province, jouissant — seuls parmi leurs infortunés compatriotes — de toutes les libertés constitutionnelles, gouvernés par un gouverneur polonais, et pouvant même, par leurs représentants au *Reichsrat* de Vienne, influencer très sensiblement le sort de la monarchie des Habsbourgs, ils se voient actuellement sacrifiés à la seconde nationalité habitant la

Galicie, opprimée jadis par eux, les Ruthènes. On connait encore peu en France cette politique autrichienne, dirigée contre la Russie, et soutenue tacitement par Berlin... et par le Saint-Siège, qui consiste à favoriser à toute force les Ruthènes de la Galicie Orientale pour, un jour, avec leur aide, détacher de la Russie ses provinces méridionales, habitées par leurs frères, les Petits-Russes. Entreprise chimérique s'il en fut, mais qui, bientôt peut-être, appelée à provoquer de profonds bouleversements internationaux, est faite dès maintenant pour fixer l'attention de tout ce qui peut être intéressé aux événements en préparation dans l'Est européen. Le seul résultat positif de cette entreprise c'est, pour l'instant, la fin du rôle politique important que, pendant près d'un demi-siècle, les Polonais ont joué en Autriche, et la désorganisation la plus complète de leur vie nationale en Galicie, c'est-à-dire sur le seul terrain où jusqu'ici ils pouvaient vivre et se développer à peu près normalement. Ah, les choses n'ont pas changé depuis le temps où, en 1812, Amédée de Pastoret constatait chez ce peuple qu'il ne parlait de son antique liberté que pour mieux la vendre (1). En réalité, la politique polonaise en Galicie n'est aujourd'hui, sans différence de parti, qu'un suicide national.

Ce qui surtout rend désespérée cette grande tra-

(1) Amédée de Pastoret : *Souvenirs de la campagne de 1812.* (V. la *Revue Bleue* des 27 juillet, 3, 10 et 24 août 1912.)

gédie de décomposition se jouant simultanément dans les trois parties de la Pologne démembrée, c'est le rôle funeste que, comme depuis le XVIe siècle dans toute l'histoire polonaise, y joue le catholicisme. Destinée singulièrement tragique que celle de Skarga : ce grand patriote entré, en 1568, dans l'ordre des Jésuites, fut, en Pologne, un des initiateurs de la réaction catholique; ayant anéanti le mouvement humaniste, si vigoureux déjà du temps de Kochanowski, cette réaction devait, au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle, plonger le pays dans le plus profond marasme intellectuel et moral, pour, finalement, sous Stanislas Auguste, aboutir aux trois partages successifs du royaume... Croyante fidèle et avant-garde de la chrétienté pendant de longs siècles, la Pologne, patrie de tant de saints et de martyrs, se voit aujourd'hui de plus en plus abandonnée par Rome; en Russie et en Allemagne par égard pour les intérêts des oppresseurs, en Autriche dans l'espoir de conquêtes qu'à l'aide de cette monarchie on se promet au Vatican d'arracher demain à l'église grecque orthodoxe. Devenu poids mort, et transformé en jésuitisme s'accommodant de toutes les concessions envers le maître étranger, le catholicisme achève la dissolution de l'âme polonaise. De même, à la fin d'un des plus beaux drames de Wyspianski, le cercueil de l'évêque romain Stanislas, tué à l'église de la Skalka par le roi Boleslas le Téméraire, écrase le grand roi qui voulait la vie de son peuple, fût-ce au prix du crime... L'homme qui,

simplement par sa connaissance de la psychologie nationale et de la logique de l'histoire, a prévu, jusque dans les moindres détails, la désastreuse situation actuelle de sa patrie, et à une époque où aucun événement marquant ne faisait encore pressentir toute sa gravité même aux plus clairvoyants, ne mérite-t-il pas par cela même l'attention? « Ce sont des certitudes scientifiques, que je découvre dans l'art et la poésie », a-t-il dit une fois.

*
* *

Si intéressant que puisse être Wyspianski comme prophète, ou plus simplement comme personnification de la conscience historique de la Pologne captive au début du XXe siècle (il a paru indispensable de préciser ici ce rôle en premier lieu), c'est seulement par son art et par ce que cet art enferme en lui de portée universelle, qu'il peut devenir et qu'il deviendra une valeur internationale. De fait, national par excellence, le théâtre de Wyspianski réalise une beauté appelée à émouvoir partout, et contenant des vérités qui, pour se rapporter à un cas spécial, n'en sont pas moins de toutes les races et de tous les pays. « La flamme de la connaissance » dont parlait le grand philosophe allemand, désillusionné depuis longtemps par le drame musical de Wagner, et qui s'échappe ici du fond d'un gouffre où sombre toute une société, cette flamme éclaire non seulement un épisode isolé de l'histoire con-

temporaine, mais bien toute l'histoire. Les forces dont le tragique déséquilibre amène aujourd'hui en Pologne une catastrophe définitive, sont présentes dans toute nationalité, et le même conflit d'éléments contradictoires qui ici aboutit à la mort, tandis qu'ailleurs il ne cesse de renouveler la vie, régit toute existence humaine collective. Dévoiler la logique qui *relie* le sort de l'individu à celui de la collectivité, tel a été, de tous les temps, le problème de la tragédie. C'est dans ce sens — le plus élevé et le plus libre à la fois du mot religion — que le théâtre de Stanislas Wyspianski est de l'art *religieux*.

Gardant le principe de fatalité, base du théâtre antique, il le place non en dehors de l'humanité, mais en elle-même. Il le montre, toujours comme un produit de la conscience historique, à travers les différentes religions que tour à tour se crée cette conscience ; la dominant, elles deviennent par cela même des phénomènes réels et « des instruments du sort », aussi bien que toute autre cristallisation de nos sentiments collectifs, de grands réservoirs d'énergie psychique accumulés, constamment transformés par l'homme, et dont à son tour, en ses actions et par conséquent en son sort, il ne cesse de subir l'influence décisive. Pour Wyspianski Dieu n'est pas mort comme pour Nietzsche, il est toujours vivant en nous-mêmes. L'antique conception fataliste de la vie s'élargit chez lui de tout ce que la religion chrétienne a apporté à notre cons-

cience (1), de tout ce qu'à notre pensée apporte la science moderne. C'est l'intelligence de Shakespeare gardant toute son indépendance dans la lutte incessante de l'homme avec l'inconnu, mais apparaissant assujettie *consciemment* à une puissance morale; puissance supérieure à tout dogme, et qui, par cela même que toute transgression, individuelle ou collective, à ses lois porte en soi, fatalement, son châtiment, son « enfer », s'affirme inviolable, témoigne de l'immortalité et de l'évolution constante de l'âme « créatrice de toutes les apparences ».

Théâtre de l'âme, c'est Wyspianski lui-même qui a donné cette définition de son œuvre. Il est impossible d'en trouver de meilleure. Tirés de l'antiquité grecque ou de l'Ancien Testament, de la mythologie slave ou de l'histoire de la Pologne catholique, ses pièces, qui presque toutes conservent l'unité de temps, et souvent aussi celle de lieu, ont toujours comme seul et vrai « héros » l'âme collective. Le protagoniste peut être un personnage légendaire ou historique, ou encore, comme dans la « Délivrance », le poète lui-même; le chœur peut appa-

(1) Wyspianski a vécu et est mort en catholique. C'est seulement après sa mort que son œuvre, d'inspiration profondément chrétienne, et où il est difficile de trouver quoi que ce soit de contraire aux principes fondamentaux de la foi catholique, est devenue l'objet de violentes attaques de la part de certains écrivains cléricaux polonais.

raître sur la scène ou bien être supposé représenté par les spectateurs, figurant la Pologne contemporaine, c'est toujours le sort de la collectivité qui se joue à travers le sort des individus, reflété dans le miroir de la conscience du poète, résumé en son âme. Les limites du temps s'abolissent, le moment devient éternité, des vies et des événements du passé sont montrés toujours présents dans leurs conséquences, fantômes du rêve aussi vivants que la réalité quotidienne puisque ne cessant d'agir à travers l'histoire. Théâtre historique, mais combien différent de toute *Haupt-und-Staatsaktion*, observant rigoureusement, et jusqu'aux détails d'apparence les plus insignifiants, les faits établis par « la vérité historique », mais en même temps les transposant en mythologie moderne, les transfigurant en vision symbolique de l'avenir. C'est tout le passé suspendu au-dessus du présent comme énigme vivante. La solution de cette énigme, elle est proche et connue du poète ; toutefois les spectateurs d'aujourd'hui en peuvent encore décider à leur gré — à condition de se délivrer, de délivrer leur âme du poids du passé et du mensonge présent, de regarder en face la vérité. Ah ! le cauchemar, splendide et atroce, que froidement, tandis que le cœur éclate, scrute dans tous ses replis cette intelligence lucide à vous faire frémir comme celle d'un Léonard de Vinci ! Aucun poète du monde n'a peut-être aussi ardemment aimé la vie, tandis que tout autour de lui apparaissaient décombres et pourritures ; aucun

certainement n'a aussi magnifiquement chanté la beauté de la mort.

*
* *

Sauf deux séjours prolongés à Paris, la vie brève de Wyspianski s'écoula à Cracovie, l'ancienne capitale des Piastes et des Jagellons qui, étant le siège d'une Université fondée au XIVe siècle, ainsi que d'une Académie des sciences et d'une Ecole des Beaux-Arts, revendique volontiers le titre d'Athènes polonaise. Mi-Nuremberg, mi-Padoue, les deux en plus pauvre et avec une note presque orientale, Cracovie abonde en beaux monuments de l'époque gothique, de provenance pour la plupart allemande, ainsi que de la renaissance italienne, importée en Pologne au XVIe siècle. Malgré un faux air de faubourg viennois qu'elle adopte ces derniers temps, cette vieille ville triste et bizarre, somnolente et prétentieuse, paraît être un grand cimetière du passé où à chaque pas de glorieux souvenirs narguent la déchéance du présent. Du haut d'une butte voisine un grand tumulus en terre battue domine la ville et la plaine. C'est, entouré d'un fort autrichien, le monument de Kosciuszko, le dernier héros de l'indépendance nationale, le même auquel on prêta le mot fameux de *Finis Poloniae*. Plus bas, sur un rocher au bord de la Vistule, paresseuse et sale, voici — en face de l'église de la Skalka — le Wawel, l'antique château des rois polonais qui, jusqu'à ces

dernières années, servit de caserne à l'armée impériale et royale. Accolée à lui, la vieille et fruste cathédrale gothique, remaniée récemment d'une façon barbare, dresse ses tours baroques dont la plus basse contient la célèbre « Sigismond », la grande cloche nationale au cœur fêlé. Dans les caveaux de cette église les sarcophages de Kosciuszko, du prince Joseph Poniatowski et de Mickiewicz voisinent avec ceux des rois polonais, tandis qu'au-dessus, au milieu de la nef centrale, un cercueil en argent, érigé sur le maître-autel, contient le corps dépecé de l'évêque-martyr, St. Stanislas, le grand patron de la Pologne... Si quelque hasard vous conduit dans ce Bruges slave dont les rues mornes ne s'animent vraiment que le jour des grands enterrements nationaux (leur pompe presque joyeuse est une des spécialités locales de Cracovie, et il faut voir le contentement avec lequel ses habitants vous parlent d'un « bel enterrement »), ne croyez pas un mot de ce que vous diront les vivants. Ecoutez plutôt ce que disent les cercueils. C'est ce que fit le pâle enfant né ici, et grandi dans l'atelier de sculpture qu'occupait son père au pied même du Wawel : un jour, comme les héros du dernier drame d'Ibsen, il « s'éveilla parmi les morts ». Dans un de ses cartons pour les vitraux de la cathédrale de Cracovie, Wyspianski, se basant sur des documents authentiques, a représenté le cadavre du roi Casimir le Grand, squelette couronné, revêtu de haillons, fixant de ses orbites creuses le néant, Roi-Esprit de

la Pologne, ressuscité pour voir l'agonie imminente de l'âme de son peuple. Ce regard de spectre royal, c'est tout le théâtre de Stanislas Wyspianski.

Mélange unique de force visionnaire et de lucidité de la pensée, cette nouvelle forme de tragédie où la sérénité classique s'échauffe de toute la véhémence shakespearienne, réalise en principe l'idéal suprême du genre, la fusion des arts, et fait appel aussi bien aux arts plastiques qu'à la musique. Wyspianski écrivit ses premières œuvres comme *libretti* destinés à des opéras que devait composer un de ses amis; il se résigna très vite à ne pas trouver un collaborateur à la hauteur de ses visées. Tous ses drames n'en restent pas moins des conceptions musicales. Ils ont parfois seulement pour base un motif emprunté par exemple à la musique populaire; toujours pourtant, même si la musique n'y intervient pas directement, ils apparaissent composés pour ainsi dire symphoniquement. Dans un rythme d'une richesse et d'une souplesse extraordinaires, c'est, parallèlement au progrès de l'action dramatique, le développement d'un certain nombre de thèmes venant se relier les uns les autres, s'entremêlant, puis se séparant pour se refondre de nouveau, et où, à travers l'unité harmonieuse de l'ensemble, chaque voix, comme celle d'un instrument d'orchestre, garde sa couleur bien définie et personnelle. Si malheureusement une très grande partie de ces valeurs musicales de l'œuvre de Wyspianski seront indiscernables à travers la traduc-

tion, il n'en est pas de même des valeurs plastiques. Ses idées les plus abstraites et les plus compliquées, Wyspianski sait toujours les traduire en une forme concrète d'une puissance et d'une originalité saisissantes. Toute sa prodigieuse et inépuisable fantaisie s'y révèle d'une manière éclatante, et toute sa science d'architecte, de sculpteur et de peintre y est mise à contribution (il était également versé dans ces trois ordres d'activité, et depuis les décors jusqu'aux plus infimes accessoires, composait lui-même la mise en scène de ses drames). Un grand peintre décorateur doublé d'un éminent archéologue, — mais non dirigé par lui — seconde ici admirablement le dramaturge. Aussi bien est-ce ce côté pittoresque de son théâtre et cette beauté plastique, convaincante pour les sens les plus raffinés autant que pour les plus naïfs, et nullement sa pensée, restée à peu d'exceptions près une énigme, qui, en Pologne, décidèrent de la gloire de Wyspianski! Ce penseur et ce visionnaire était, en premier lieu, un maître incomparable de l'art scénique. Sa merveilleuse étude sur Hamlet où, entre autres, il réfute le jugement de Goethe sur le héros de Shakespeare (« une grande âme au-dessous de la grande tâche qu'elle se voit imposée »), en même temps qu'elle donne la clef de son propre théâtre, démontre sur quelle immense culture générale et spécialement sur quelle connaissance parfaite des meilleurs traditions du théâtre européen s'appuyait l'inspiration, si profondément nationale, de son génie.

*
* *

La patrie et la scène ont été les deux grands amours de Stanislas Wyspianski. Si de la seconde il ne lui a pas été donné de faire renaître la première, ressuscitée dans la conscience de ses compatriotes, — « O Pologne, n'est-tu qu'en moi seulement ? » — il aura au moins, sur sa tombe, érigé un monument *ære perennius*. Surgie du fond d'un enfer « pire que celui du Dante, d'un enfer vivant », son œuvre se dresse étonnante de grandeur et d'harmonie: phénomène plus remarquable encore au milieu d'une littérature nationale tendant forcément à se noyer de plus en plus dans ce que le critique polonais Stanislas Brzozowski appelle « musique de la décomposition », un égotisme bavard et larmoyant, dépourvu de tout contact sincère avec la vie. Défiant le démenti de l'avenir, cet art résume et sauve la beauté d'une des pages les plus tragiques de l'histoire. Et comme toute beauté, il contient plus de germes de vie que la mort n'en peut étouffer. « Sois fidèle à la mort, est-il dit dans la Bible, et je te donnerai une couronne de vie »... A une époque qui paraît avoir perdu jusqu'au sens même du mot tragédie, c'est un exemple altier, donné au théâtre européen en train de s'avilir irrémédiablement, de ce que peut et doit être le plus élevé des arts du verbe, dont la destination, maintenant comme jadis, « est de servir pour ainsi dire de miroir à la nature, de montrer à la vertu ses propres traits, au vice son image vi-

vante et au monde et à l'esprit du siècle leur figure et empreinte (1). »

ADAM DE LADA.

(1) Voici l'énumération des œuvres parues de Wyspianski. Drames et tragédies : *Daniel ; Protésilas et Laodamie, Méléagre, L'Achilléide, Le Retour d'Ulysse ; La Légende* (en deux versions différentes), *Boleslas le Téméraire, La Skalka ; La Nuit de Novembre, Lelewel, La Varsovienne ; La Légion ; La Malédiction, Les Juges ; Les Noces, La Délivrance ; Akropolis.* Poèmes : *Boleslas le Téméraire, Casimir le Grand* (avec quelques autres fragments ces deux morceaux continuent le *Roi-Esprit*, le grand poème historico-philosophique et mystique de Slowacki). Transcription du *Cid* de Corneille, rédaction scénique des *Aïeux* de Mickiewicz ; nombreux fragments dramatiques et quelques poésies lyriques. Etude sur *Hamlet*. Etudes archéologiques. Le manuscrit d'un travail sur les cathédrales françaises s'est égaré par l'incurie des propriétaires. Quant à ses œuvres de peintre-décorateur, les principales sont : vitraux et polychromie de l'église des Franciscains, et vitrail et ameublement du siège de l'Association des médecins, à Cracovie ; projets de vitraux pour les cathédrales de Cracovie et de Lemberg. En outre il a laissé de très nombreux portraits et paysages, des illustrations pour l'*Iliade*, etc. — Toute cette œuvre accomplie par un homme de trente-sept ans qui, rongé par une maladie atroce, ne cessa pas de produire, et vécut les dernières années de sa vie face à face avec la mort qui pouvait arriver à tout instant.

PROTÉSILAS ET LAODAMIE

TRAGÉDIE EN UN ACTE

(1899)

NOTE DES TRADUCTEURS

Protésilas et Laodamie fut publié pour la première fois en 1899. C'est donc chronologiquement une des premières œuvres qui marquent la période de maturité du grand poète polonais. Cette époque comprenant les dix dernières années de sa vie, s'ouvre par la première version de la *Légende*, parue en 1897. Parmi les œuvres dramatiques de Wyspianski, seuls sont antérieurs : le *libretto* d'opéra intitulé *Daniel*, écrit en 1893, ainsi que quelques fragments, le tout publié seulement après la mort de l'auteur. La *Légende* (remaniée complètement sept ans plus tard et devenue dans cette nouvelle rédaction la plus puissante réalisation du symbole favori de Wyspianski : *Noces-enterrement*) fut suivie au courant de la même année 1897, de *Méléagre* et, l'année suivante, de la *Varsovienne*. Simultanément avec *Protésilas* fut écrit, en février 1899, *Lelewel*.

Par la modicité de ses proportions et surtout la simplicité de sa composition, *Protésilas et Laodamie* est à la plupart des vastes drames et des puissantes tragédies qui l'ont suivi ce qu'un lied de Schumann serait aux symphonies de Beethoven. Résumant la mélodie-maîtresse, le *leit-motiv* du théâtre de Wyspianski, cette tragédie peut être considérée comme une introduction à toute l'œuvre de son auteur, comme une sorte d'ouverture ; mais c'est seulement en rapport avec l'ensemble de cette œuvre que se précise son sens symbolique. Cette pièce « grecque », où longtemps on n'avait vu qu'une brillante tentative de reconstitution du théâtre antique, est, au fond, encore une de ces formes synthétiques que prend aux yeux de Wyspianski la tragédie de la Pologne contemporaine : « le dépérissement de l'âme ». C'est précisément de ce sens, et des perspectives dont il nous apporte la révélation sur le présent polonais, que résulte l'intense vie intérieure de cette élégie dramatique. La reine Laodamie (ce rôle fut joué en Pologne par la célèbre tragédienne polonaise connue en Angleterre et en Amérique sous le nom d'Hélène Modjeska) n'est qu'un des aspects de l'*âme polonaise* : ne pouvant regagner son amour perdu à jamais — sa

liberté et sa gloire — elle se consume en langueurs, s'y épuise en évocations funèbres du passé, jusqu'à y égarer sa raison et sa conscience, et finit par trouver la délivrance dans le suicide.

Pressentie seulement par feu Stanislas Brzozowski, l'éminent philosophe et critique, cette signification symbolique est confirmée par maints détails de la tragédie. Ainsi la joie « nuptiale » qui, en face de la mort, anime Laodamie, correspond à un phénomène très particulier de la vie polonaise que Wyspianski observe partout autour de lui. De cette conception funèbre de l' « hilarité nationale » naîtra, en novembre 1900, son plus célèbre drame : les *Noces*, vision prophétique de l'*enterrement* proche des derniers espoirs nationaux. En 1904 ce drame sera suivi par la seconde version de la *Légende* qui, reprenant et amplifiant le thème des *Noces*, le placera non plus dans le cadre de la vie contemporaine, mais dans celui du mythe préhistorique. De même, la barque de Charon qui apparaît à la fin de *Protésilas*, combien de fois ne la reverrons-nous pas dans le théâtre de Wyspianski ! N'est-ce pas sur cette barque, dominée par un mât en forme de croix, que dans la *Légion* Mickiewicz, incarnation sublime d'un tragique destin national, conduit les Polonais vers une mort inévitable ?

Trois fois Laodamie crut atteindre l'ombre de Protésilas, comme trois fois — sous Kosciuszko, en 1831 et en 1863 — la Pologne, les armes à la main, tenta en vain, de reconquérir son indépendance. (« Trois fois, déjà, j'ai failli l'atteindre, et trois fois mes mains s'empressèrent en vain »). La quatrième révolution que, vers la fin du siècle passé, entreprit la génération de Wyspianski (« la Jeune Pologne ») ne fut qu'une révolution intellectuelle, dans le domaine de la littérature et des arts. Combattue sournoisement par tous les éléments réactionnaires du pays, elle a déjà, à l'heure qu'il est — à l'exception de quelques vrais talents, s'isolant de plus en plus dans leur œuvre personnelle — sombré dans la plus lamentable des décadences. (« Aujourd'hui mon regret est trois fois, quatre fois plus atroce »). — Voir, pour ce qui con-

cerne la littérature polonaise de cette période : St. Brzozowski, *La Légende de la Jeune Pologne* (1909); pour l'art : A. de Lada Cybulski, *Dans le marécage de l'art polonais* (1911); et pour l'extinction de tout le mouvement jeune-polonais : *L'âme polonaise au cabaret,* du même auteur (en polonais).

Mais même en faisant abstraction complète de son sens symbolique *Protésilas et Laodamie* garde sa pleine valeur comme œuvre d'art (le symbolisme de Wyspianski est tout autre chose que de l'allégorie et il reste forcément incompréhensible pour tous ces compatriotes du poète qui, contre l'évidence des faits, s'obstinent à ne pas voir sa signification prophétique ou croient pouvoir la démentir... par de naïfs mensonges ou des injures). D'un monde qui souvent semble épuisé à fond, et qui chez cet auteur reste vivant, parce que vécu et vu d'une manière personnelle, il sait faire surgir une beauté nouvelle et toute moderne. Ce monde grec, qu'il connait à fond, en philologue et en archéologue, ne cessera jamais de hanter l'imagination de Wyspianski, sans jamais asservir sa fantaisie poétique. Dans l'*Achilleïde*, ce sera l'Iliade tout entière qui, en l'espace d'une seule nuit, revivra, tragédie des âmes, *rendues conscientes*, des héros homériques; dans la *Nuit de Novembre,* ce seront les divinités de l'Olympe qu'on verra descendre dans les rues de Varsovie et s'y mêler aux hommes préparant la révolution de 1831; dans *Akropolis*, enfin, c'est Homère et la Bible se fondant en une seule vision de Cracovie, l'Ilion polonais, au-dessus duquel retentissent déjà les croassements néfastes des corbeaux de Cassandre.....

Protésilas et Laodamie ne fait connaître que certains côtés de l'art extraordinairement riche et complexe de Stanislas Wyspianski; cette courte pièce est surtout précieuse parce qu'elle nous révèle l'attitude prise par son auteur à l'égard de la tragédie classique. Il suffira, par exemple, d'étudier d'un peu plus près les éléments à travers lesquels se réalise le sort de l' « héroïne » — malédiction paternelle, agissements du monde surnaturel que *rêve* Laodamie, et sa propre faute — pour voir en quoi il suit, disciple fidèle, la tradition grecque, et en quoi, novateur, il la transforme et la renouvelle.

PERSONNAGES

LAODAMIE

L'AÈDE

LE VIEILLARD

L'INTENDANTE

UNE SERVANTE

LE CHŒUR

La scène est à Phylace.

LE DÉCOR

Une colonnade formant portique ; à travers les colonnes on aperçoit un bois de cyprès ; au milieu du bois une stèle tombale blanche ; le fond est formé par les rochers de la côte et le ciel doré du couchant.

De droite et de gauche entre le Chœur des servantes ; elles passent derrière la colonnade et s'arrêtent des deux côtés de la stèle. Appuyé contre le fût d'une colonne attend l'Aède.

LE CHŒUR.

Jusques à quand faudra-t-il nous tenir
en deuil près de ce tombeau,
servantes obéissantes de notre maîtresse?
Inconsolable est le regret de la reine,
sera-t-il donc éternel? —
Voilà que tout en deuil elle sort de sa chambre nuptiale;
les mauvaises langueurs du cœur se traînent après elle,
gardant la source intarissable de ses larmes,
et la nourrissant de souvenirs; —
et voici que, vivante et jeune,
elle accable sa vie, en une lente agonie,
sous le fardeau des regrets et de pleurs incessants.

LAODAMIE.

(Elle sort de la chambre; elle est vêtue d'un costume écarlate, en toile, posé à même le corps, pareil à une robe étroite, arrivant sous les bras, descendant jusqu'aux chevilles et fermée sur toute la longueur du côté droit par douze agrafes; elle est ceinte d'une ceinture en anneaux d'argent ciselés; la poitrine et le dos sont couverts de deux pièces de toile retombant librement (de la même couleur que le « héanos ») et taillées en forme de carrés que retiennent par devant et par derrière deux grandes épingles; une longue chevelure très noire, frisée, tressée en quatre nattes ornées de petites plaques d'or et rattachées derrière la tête par de grandes épingles et des rubans; aux bras plusieurs bracelets en forme de serpents; les pieds pris dans des sandales dont les lacets entourent les jambes et montent jusqu'aux genoux; sous les sandales de hauts cothurnes de bois.)

1. Le Bonheur pour moi est mort à jamais,
à jamais, —
sur mon amour il a refermé
les portes d'airain. —
O mon amour, ô caresses,
mes bras languissent après vous.
O bien-aimé, de miel sont tes lèvres;
l'épanouissement de mes lèvres languit après elles; —
pourquoi Orcus t'enlève-t-il à moi?
Amères entre toutes sont les plaintes de mon âme,
malheureuse je ne vis que de langueur:
mon âme sans trêve appelle la tienne; —
tu es perdu pour moi à jamais.
2. Tu fus pour moi comme la lumière du jour et comme la flamme,
moi, dans tes bras, je fus une rose;
pourquoi si vite le jour s'assombrit-il?
Pourquoi la flamme des Amours s'éteint-elle?
L'orage te chasse loin de moi
et ta rose se dessèche, fanée; —
pourquoi Orcus t'enlève-t-il à moi?
Sanglantes entre toutes sont les plaies de mon âme,
mon âme soupire, nostalgique, après la tienne, —
tu es perdu pour moi à jamais.
3. Les enlacements enflammés de tes bras
me tiennent en mes rêves, me poursuivent;
les feux passionnés, les lueurs de tes yeux

font, dans mes rêves, rougir mes joues; —
reviens vers moi, reviens, — fût-ce pour un instant, —
que je sois réunie à toi;
reviens vers moi, reviens, — fût-ce pour un instant, —
que malheureuse, rendue au Bonheur,
je connaisse la joie, moi, dédaignée,
qui m'étends, solitaire, sur ma couche; —
pourquoi Orcus t'enlève-t-il à moi ?
Les dieux ne me seront-ils pas plus cléments ?
Mon âme s'empresse vers la tienne à travers les espaces :
elle s'empresse vers les trompeuses routes des plaines infernales...

4. Mais, vivante, j'emprisonne mon âme;
en larmes, elle s'en retourne vers la couche vide;
je ne peux traverser les gués de l'Achéron;
un vivant ne peut contraindre les gardes souterrains, —
pourquoi donc suis-je torturée si cruellement?
Atroces entre toutes sont mes plaies et mes plaintes :
vouant mon âme à une langueur éternelle,
je sais, — que tu es perdu à jamais.

(Elle s'arrête un instant près du tombeau et appuie sa tête contre les blocs taillés de la stèle; elle reste ainsi quelque temps immobile.)

LE CHŒUR.

1. Triste est notre maîtresse, triste sans l'époux

et les caresses qui apaisent la tristesse, sans les caresses de l'époux et de l'amant.

2. Triste est la maison aux murs inachevés; nulle toiture d'airain ne recouvre ces chambres où les caresses devaient vous bercer et vous unir l'un à l'autre par les liens de la volupté.

LAODAMIE.

(Elle revient, calme, sous le portique.)

LE CHŒUR.

3. Chaque jour tu renvoies les marchands éconduits; tu renvoies les tapis brodés de fils d'or et les cruches à parfums cerclées d'or et les plats en pierre verte polie;
sur les barques noires les trésors s'en retournent, —
et tu restes seule.

(Les servantes tirent le rideau, transformant ainsi le portique en une pièce fermée; on voit seulement filtrer à travers le rideau le jour bleuâtre.)

4. Toi, tu ne peux plus attendre personne d'au delà des mers, —
et pourtant tu es triste et languissante, comme celles qui attendent.

LAODAMIE.

(Elle s'assied sur le lit.)

LE CHŒUR.

Ton regard s'émeut à parcourir les dalles de marbre de la pièce, pareil au regard de ceux

qui aperçoivent un pâle reflet de l'espérance.
5. Tes mains, assoiffées de caresses, errent d'elles-mêmes autour de ton cou élancé, et cachent tes joues brûlantes; — ton visage est semblable aux roses...

LAODAMIE.
(De la main elle fait un signe d'impatience.)

LE CHŒUR se tait.
(De derrière le rideau apparaît la tête de l'Aède. La servante, qui l'a vu, s'approche de Laodamie.)

LA SERVANTE.

Comme chaque jour, à l'heure convenue, quand le soir tombe... voilà que le chanteur arrive;
il s'approche, importun, et s'arrête sur les premières marches.
Célèbre par son éloquence de conteur, il brûle de te dire l'histoire bien connue de ton époux, comme il fut héroïque et comment il périt.
Le chanteur ajoute chaque jour une strophe tressée à sa guirlande — sans doute apporte-t-il encore de nouvelles strophes.

L'AÈDE.
(Il est entré pendant ce temps.)

LA SERVANTE.

Voici que déjà il se tient près de moi, ta servante, et son regard implore que tu lui permettes de gagner le repas de ce soir.
Il est loquace...

LAODAMIE.

(Sans regarder l'Aède.)

Tu viens chaque jour, —
chante-moi aujourd'hui un long récit,
comme tu le fais chaque jour,
quand la lumière décline, —
et qu'au son de ton discours la pénombre tombe, —
Mais aujourd'hui un autre chant se lève en moi,
un tout autre chant.....
Parle.

(Ils s'assoient; le Chœur s'assied par terre, formant un large hémicycle; l'Aède au milieu sur un siège.
Son visage est bronzé, hâlé; cheveux noirs, frisés; barbe taillée en pointe; sur les cheveux repose en demi-cercle une branche fraiche de laurier dont les rubans écarlates retombent sur son dos; il porte un vêtement brun très court et un manteau blanc, noué par des courroies et drapé; en ses mains il tient une flûte de Pan; son masque a le sourire des Eginètes.)

LAODAMIE.

(Elle écoute attentivement, se lève tout à coup, triomphante, — puis subitement redevient sombre, inquiète.)

L'AÈDE.

1. Pâris, le fils de Priam,
d'Argos, du palais des Argiens,
a enlevé Hélène, la femme du roi,
il l'a ravie à l'Atride;
il la tient prisonnière dans les murs d'Ilion,
rendue esclave de son amour.

2. L'Atride se plaint à son frère,
le roi très puissant de Mycènes :
« La honte tombera sur nous deux,
si l'outrage reste sans vengeance ;
l'étranger rusé
a violé les lois de l'hospitalité ! »
3. On descend de nombreux vaisseaux
noirs sur l'eau azurée ;
on déploie les voiles blanches ;
le gouvernail rouge fend les murailles des mers.

(Sur le rideau on voit voguer des navires.)

4. L'air retentit de clameurs,
comme au temps du départ des oiseaux ;
la troupe criarde, compacte,
vire longtemps autour de la côte :
le port d'Aulide les retient,
avant qu'ils ne partent à travers la vaste mer.
5. A Delphes il y a dans le bois
le temple sacré des augures d'Apollon ;
l'oracle commande aux Achéens ;
obéissants, ils obtempèrent à la parole divine :
« Ilion croulera incendié ;
à vous la gloire, le laurier immortel ;
le premier qui, bondissant, rapide,
par le pont jeté de la proue du navire,
atteindra la glèbe dardanienne,
enfoncera ses pieds dans le sable —
..... tombera. »
6. « La plus grande gloire sera son partage,

conquise par la mort et la tombe ».

. . . . . .

Protésilas l'apprend...

(L'Aède s'interrompt, troublé, car depuis un instant on entend Laodamie chuchoter, comme si elle parlait à quelqu'un qui serait près d'elle.)

LAODAMIE.

Malgré que tu m'enchantes de caresses,
j'ai deviné la pensée secrète de ton cœur —
tu me berces en riant, et soudain
le silence! tu interromps les rires.
A peine le fil de la vie commence-t-il
d'être filé;
Cloto ne l'a pas encore détaché
du rouet.

L'AÈDE.

7. Protésilas ne veut point écouter
les plaintes de l'épouse;
la Gloire enflamme son cœur
d'un désir plus ardent que l'Amour.
« C'est la Gloire, la Gloire qui m'attend,
il me faut quitter le pays,
il me faut te quitter, mon amante,
femme aimée entre toutes.
Je tomberai le premier, — ne m'attends pas ».

LAODAMIE.

Aurore vermeille,
toi qui es descendue

au fond des gouffres marins,
ne t'empresse pas, impatiente,
de sortir des bras du Vieillard.
Tu veux monter sur le versant
des flots lointains,
allumer les feux des aubes ;
— tu rapprocheras l'heure de nos adieux.

. . . . . .

L'AÈDE.

8. Accusant le Sort, le Destin,
il passa la nuit aux côtés de la bien-aimée,
rêvant le retentissement de sa vaillance,
les lauriers immortels,
par son seul courage
arrachés à de nombreux guerriers,
devant la foule des Achéens,
aux armures d'airain.
9. La nuit s'est écoulée, rapide ;
l'heure des adieux est venue.

LAODAMIE.

Aurore vermeille,
déjà tu accours, rapide,
tu n'écoutes pas mes paroles ;
vêtue d'un voile léger
de brouillards colorés,
tu cours, agile,
avertir la Nuit obscure
que le Soleil s'est levé,

et que, sortant des flots,
les lourds chevaux déjà traînent
le char doré.

. . . . . .

Phébus, toi aussi, tu es jeune!
tu ne vas pas nous séparer, si jeunes!

L'AÈDE.

10. Le premier, il part en tête, —
son navire, le premier, frappe la côte. —
le héros prend son élan;
on a jeté le pont sur le sable.
Dressé, tel un aigle,
il élève sa lance et son bouclier. —
Il crie, terrifiant l'ennemi,
enflammé par les feux d'Arès,
le dieu des batailles.
11. On entend le sifflement des javelots
un nuage de javelots le voile. —
Il tombe. — Sur le bouclier
les chefs, ses compagnons le soulèvent, mort.
12. Les nefs noires s'empressent,
s'enfoncent dans les sables de la côte,
troupeau de corbeaux néfastes;
inévitable est la perdition de Troie. — —
13. Tout près des sables de la côte,
le roi Atride
t'a élevé un tombeau;
on y déposa l'armure du héros.
14. Des hêtres, par la main des nymphes

donnés pour gardiens au tombeau,
rapidement épanouis,
ornent leurs branches de verdure.
S'élevant au-dessus du tertre,
à peine aperçoivent-ils la cité de Tyndare,
ils se fanent desséchés; —
gonflés de sève fraîche,
leurs troncs reverdissent par en bas.
15. Les années passent,... et l'épouse
se plaint en son cœur jeune.

(L'Aède se lève de son siège, et se penchant vers Laodamie, lui répète, en un murmure galant, les propres paroles qu'il avait surprises auparavant.)

L'AÈDE.

« Tu connais les enlacements enflammés de mes bras,
ils te tiennent en rêve, te poursuivent; —
reconnais les lueurs passionnées de mes yeux,
ce sont elles qui en rêve font rougir tes joues, —
viens à moi, viens, fût-ce pour un instant, —
tu connaîtras la joie... »

Il veut continuer; Laodamie d'un geste l'arrête — elle s'était déjà levée au son des premières paroles de la dernière strophe, — maintenant elle tourne la tête vers lui, — le regardant attentivement comme pour l'étudier, avec étonnement d'abord, puis avec colère et mépris.)

L'AÈDE.

(Il sort troublé.)

LAODAMIE.

(Toujours debout, elle ne peut vaincre son dégoût ; elle éloigne le Chœur).

LE CHŒUR.

(Les servantes sortent l'une après l'autre ; Laodamie fait signe à la dernière d'approcher.)

LAODAMIE.

(Elle s'assied ; quand la servante est accourue vers elle, elle lui murmure à voix basse quelque chose à l'oreille.)

LA SERVANTE.

(Elle sort en courant vers la droite.)

LAODAMIE.

Déjà le regard sacrilège
pénètre les secrets de mon sein,
et profane, impudent,
le feu sacré de mes ardeurs.
O Héra ! pourquoi te suis-je odieuse ? —
Voici que le sang a coloré mes joues,
la honte me brûle.
. . . . . .
Cette nuit encore il me faut clandestinement
offrir un riche repas aux ombres,
invoquer les Charmes et les Puissances :
que le fantôme qui apparaît en mes rêves
vienne, me sauve des supplices de la langueur,
et m'emmène à son côté dans la nuit.

(La servante revient avec la vieille intendante.)

LAODAMIE.

(Elle fait signe à la Vieille de s'approcher et à la servante de se tenir à distance pour qu'elle ne puisse entendre la conversation.)

LA VIEILLE.

(Elle s'approche de Laodamie, s'agenouille devant elle, lui enlace les genoux.)

LAODAMIE.

Tu m'obéiras.

LA VIEILLE.

Je suis intendante dans ta maison,
de par ta grâce et ta volonté.

LAODAMIE.

Je te donne un arpent de terre de plus,
garde seulement le silence. — Prépare ce que je t'ordonnerai !

LA VIEILLE.

J'écoute. Si la reine m'ordonne
de me taire, je me tairai,
fût-ce contre mon gré.

LAODAMIE.

Je te donne trois arpents de terre de plus,
garde seulement le secret. —
Il me faut une mesure de farine,
de farine de froment, blanche, fine.

LA VIEILLE.

Il y en a beaucoup qu'on garde au grenier.

LAODAMIE.

Il faut qu'elle soit moulue fraîchement.

LA VIEILLE.

J'en moudrai moi-même au moulin à bras.

LAODAMIE.

Prépare une cruche d'hydromel
et une cruche de vin. Écoute-moi bien :
à l'heure où l'obscurité commence
à tomber, — tu porteras au jardin
les cruches pleines, la mesure pleine,
et tu les cacheras auprès du tombeau.

LA VIEILLE.

On m'apercevra...

LAODAMIE.

Non ; — avant, tu m'enverras
toutes les servantes du palais,
pour travailler ensemble, comme on le fait
chaque soir...

LA VIEILLE.

Te sens-tu plus triste?

LAODAMIE.

Tu feras sortir un agneau blanc,

et une brebis noire;
tu les cacheras parmi les cyprès,
non loin du tombeau
en les attachant à un tronc.

LA VIEILLE.

Tu veux troubler la paix des morts, —
ô dieux! horreur! tu es folle.

LAODAMIE.

Je veux frapper les cordes secrètes
et chanter les chants secrets:
ce qui clame, en mon âme, de douleur,
ce qui sonne, en mon âme, de plainte.
Délaissée, dédaignée —
. . . . . .
Éloigne-toi.

(La Vieille sort.)

LA SERVANTE.

(Elle s'approche de Laodamie).

M'ordonnes-tu d'aller en ville?

LAODAMIE.

Es-tu donc si pressée d'y courir?

LA SERVANTE.

Ne m'envoies-tu pas en ville chaque matin
cueillir des pommes et des poires
dans le verger de mon père?

ainsi, esclave obéissante à tes ordres,
tous les jours je revois mon père.

LAODAMIE.

Tu as sûrement un amant en ville.

LA SERVANTE.

Que Héra me laisse vieillir vierge !

LAODAMIE.

Ne mens pas, — je te donnerai des cadeaux,
pour toi et pour ton amoureux.

LA SERVANTE.

Mon amoureux demeure tout près
de la cabane de mon père; — je te suis toute dévouée.

LAODAMIE.

Prends ton voile; — quand l'obscurité sera descendue,
tu m'amèneras Eunoüs;
tu n'en souffleras mot à tes compagnes;
quand tu l'auras amené sous la porte,
ordonne-lui de s'asseoir sur le seuil,
et d'attendre jusqu'à ce que j'aie éloigné les servantes
et que je sois seule...

LA SERVANTE.

(Elle s'agenouille devant Laodamie et lui prend les genoux.)

Comme tes paroles résonnent sourdement!

LAODAMIE.

Enfant, ne perds donc pas courage. —
Tu lui porteras de la nourriture du palais,
une cruche d'hydromel, de la viande à satiété;
qu'il m'arrive ici rassasié.

LA SERVANTE.

J'ai peur.

LAODAMIE.

Après, sois heureuse avec ton amoureux,
toute cette nuit; — tu reviendras à l'aube —
ris, je serai généreuse.

LA SERVANTE.

Tu veux faire des sortilèges cette nuit?

LAODAMIE.

Toi, tu passeras la nuit à aimer.

LA SERVANTE.

Tu te perds, malheureuse.

LAODAMIE.

Je veux que tu m'amènes le vieux.
Je veux faire ce qu'il est au pouvoir des humains
de faire. — Cours vite.

(La servante s'éloigne.)

(Quand la servante a disparu derrière le rideau, Laodamie, comme délivrée du poids des regards humains, se dresse subitement, rigide, lève brusquement les deux bras et la tête; après quoi, se tordant les mains, elle abaisse les

bras, largement éployés ; elle penche un peu la tête, puis l'incline de plus en plus sur son sein gauche... elle laisse retomber ses paupières sur ses yeux d'un air de lassitude...

Elle s'est assise avec une expression d'ennui...

Sur le siège, à côté d'elle, sorti de dessous terre, est assis l'Ennui : une femme en robe noire, brodée de cercles blancs ; elle est assise, comme pétrifiée, désœuvrée, pareille à une statue.

La lumière orangée du soleil entre par le rideau entr'ouvert et tombe en gerbe colorée dans le coin de la pièce où est l'entrée de la chambre nuptiale.)

LAODAMIE.

(Elle ouvre les yeux, aperçoit l'Ennui, et lentement prend conscience de cette présence ; elle passe doucement sa main devant son visage, comme si elle voulait éloigner l'apparition, après quoi elle laisse retomber sa main inerte ; l'Ennui exécute les mêmes mouvements.)

LAODAMIE.

... Tu es venue me visiter ; aujourd'hui comme hier, et comme avant-hier, et comme de nombreux jours auparavant disparus. —

... Et aujourd'hui, ma sœur, tu es plus proche de moi qu'hier et qu'avant-hier, et que de nombreux jours passés. —

Je me vois reflétée en toi, comme si je m'apercevais moi-même devant moi —

..... Tu t'assieds, et ton silence me conte de longues histoires : — des histoires silencieuses que tu files de mes rêves, histoires invariablement les mêmes, et qui conduisent ma pensée triste autour de mon palais...

..... et dans le jardin, parmi les cyprès, par le sentier couvert de fin sable marin, jusqu'aux portes du tombeau, — jusqu'aux portes fermées de la tombe. —

..... En pensée tu me fais faire le tour du tombeau à travers le jardin, par les terrasses de mon palais, sous les arcades des salles, dont je connais chaque dalle et chaque pierre taillée. —

Inséparable compagne de mes rêveries, ma sœur fidèle —

..... Tu arrives chaque jour, vers le soir, quand rayon en train de s'éteindre déploie un tapis colore sur le seuil de la chambre nuptiale où m'attendait le bonheur avec l'époux,

... le bonheur passé si rapidement et sans retour, — quelques brefs instants de bonheur de mémoire éternelle.

..... Le rayon sème une poussière dorée sur le seuil ; — je suis seule. —

Je fus ici bercée dans les bras de l'époux.

. . . . . .

O ma sœur et ma maîtresse, tu me tiens en ton pouvoir. —

..... Le rayon s'évanouit dans la poussière envolée, — disparaît.

Voici que toi aussi tu disparais,

tu t'éteins, comme un mirage de brouillards opaques.

. . . . . .

Ma pensée se joue de moi, —

elle obscurcit mon âme; me plonge, triste, dans la rêverie.
Mon âme plane au-dessus de moi, ailée, —
ma pensée erre, — et ne sait vers où elle se dirige.

(S'étant levée, elle marche lentement vers le rayon dans le coin de la pièce; au moment où elle s'approche, le rayon disparaît.

Entre le Sommeil : un jeune homme ailé, en costume transparent, posé à même son corps de marbre; la tête du jouvenceau est frisée de boucles dorées; toute sa personne chatoie de couleurs qui s'éteignent à chaque instant.

Le Sommeil a conversé avec l'Ennui qui suit Laodamie.

L'Ennui disparaît sous terre.

Le Sommeil s'approche de Laodamie et lui frappe le front avec des tiges de pavot; — ayant touché ses tempes et son front, du geste de ses mains il la fait revenir vers le lit où elle s'assied.)

LAODAMIE.

Voilà que tu t'approches de moi, trompeur divin, dispensateur du repos éternel.
..... Je te reconnais, toi, et je devine ta présence au silence et à la pénombre dont tu es entouré. —
..... — Tu es tout près de moi, près de ma tête que, docile, je baisse :
ce sont des tiges de pavot et les têtes de son fruit, mûres, desséchées;
brandies par tes mains, elles bruissent, elles murmurent.
. . . . . .
Un bruissement tout près de mes tempes;
c'est le bruissement des murailles marines qui s'acheminent vers les rochers de la côte —

Mes yeux sont déjà fermés. —
Les murailles des mers lointaines se brisent
contre les rochers de la côte...
Les cailloux geignent, égrenés par mille mains :
les mains de la bande bruyante des filles de Nérée.
Les bras des ondines se sont noués pour la ronde.
Des lointains, des lointains, des grandes mers
accourt l'essaim des Océanides; —
il se brise sur le sable de la côte.
Tumultes et clameurs.

(Subitement à haute voix, plus distinctement.)

— Et toi, tu es venu m'endormir par le bruissement
et le murmure des eaux...
Je suis accoutumée à toi, ô courrier des puissances
mystérieuses...

(Plus bas.)

Ton bras m'entoure et m'enlace :
Le Songe, le Rêve... mon monde, —
mon meilleur monde... —

. . . . . .

O bien-aimé !...

(Le Chœur traverse la pièce et aperçoit Laodamie en train de s'endormir; il s'approche, la contemple un instant; — les servantes se dispersent à travers la pièce. —
La présence du Sommeil agit sur elles; après un moment de conversations à mi-voix, elles se couchent, somnolentes, au pied du rideau, et s'endorment.
Le Sommeil appelle le Cauchemar.
Le Cauchemar (Oneiros) descend des airs sous la forme d'un monstre aux couleurs grises, aux ailes palmées comme celles d'un phalène duveté, ornées de bizarres zigzags; un

grand masque de phalène sur la tête, et des yeux blancs qui semblent flottants; le long de son peplos des raies pourpres.

Le Sommeil s'entretient avec le Cauchemar, en lui désignant Laodamie endormie, après quoi il s'éloigne derrière le rideau, qu'il a soulevé légèrement; — les dormeuses marquent le départ du Sommeil par des mouvements furtifs.

Le Cauchemar, planant en l'air au-dessus des jeunes filles endormies, évoque des apparitions sur le rideau.

Le rideau tuyauté s'ouvre :

Le rêve de Laodamie se joue comme une scène vivante, éclairée d'une lueur bleuâtre :

Sur le fond azuré de la mer, au premier plan des flots, navigue une grande nef peinte en rouge, avec son gouvernail, ses rameurs, son mât.

Elle avance, les voiles déployées, parmi les javelots lancés par des mains invisibles.

Dans la nef se tiennent des hommes armés qui élèvent leurs boucliers et leurs lances.

Sur l'avant, à la proue du navire, un jeune héros, tout couvert d'une armure dorée, brandit plusieurs épieux; sa main gauche porte un bouclier orné de clous.

Franchissant le pont que de la proue de son navire on vient de jeter sur la côte, le héros court à l'aveugle contre les projectiles.

Personne ne le suit; les hommes dans la nef hissent aussitôt le pont et le retirent à bord.

Protésilas reste isolé ; — bruit de lutte, le héros tombe.)

LA VOIX DE PROTÉSILAS.

Laodamie, Laodamie !

(Les hommes du navire élèvent les bras vers le ciel en signe de reconnaissance envers les dieux.

Dans le lointain on voit de nombreux vaisseaux qui avancent.)

LAODAMIE.
(Se débattant en rêve.)

Devant toi un nuage de pointes et de javelots,
Arrête !...
Derrière toi on retire le pont !
Trahison !
Au secours ! Au secours !
. . . . . .
Ah... l'oracle !

LA VOIX DE PROTÉSILAS.
(Faiblissant.)

..... Laodamie !...

LAODAMIE.

(Elle se laisse choir du lit par terre, s'agenouille à demi sur le sol ; — ayant touché les dalles froides, elle revient à elle, — saisit à pleines mains ses cheveux sur ses tempes et regarde devant elle, les yeux largement ouverts.

Les apparitions s'évanouissent. Le rideau se referme. Laodamie se lève, raide, rattache ses cheveux derrière sa tête, prend un léger voile, s'en enveloppe à mi-corps ; avant de s'en couvrir le visage, ce geste commencé, elle esquisse quelques pas vers la porte de gauche.

Sur la gauche, par la porte de bronze close, surgit Hermès ; il s'avance vers elle sur le chemin de tapis pourpre où elle se tient.

Hermès est nu sous un manteau court, attaché aux épaules ; il est coiffé d'un chapeau orné de petites ailes ; le caducée dans sa main gauche.

Il s'arrête quand Laodamie s'arrête, l'ayant reconnu.

Il demeure dans l'attitude raide qu'il vient de prendre.

Laodamie s'est arrêtée, anéantie par cette vision ; elle tient son voile éloigné de son visage, immobilisée dans sa marche.)

LAODAMIE.

— Femme, je suis en deuil, épouse du héros Protésilas.

— Dans ta personne, ô courrier des enfers, je vois l'annonciateur du triple royaume souterrain : —

— Tu as devancé la Nuit, et tu as vaincu les gardiens de l'Hadès, et te voilà devant moi, agile, avec ta puissante et terrible verge enlacée de serpents.

— Dans tes yeux, au regard perçant, je lis une nouvelle inouïe, qui retentira à travers les siècles,— une nouvelle semblable aux fables des songes, et qui pourtant, par l'effet de ta présence, est vivante et, pour moi, heureuse : —

— Voici que mes larmes, me dis-tu, et le regret de mon amour insatiable de caresses, voici que ma fidélité et la constance de mes désirs acharnés à la poursuite du mari que j'ai connu... ont fait tressaillir d'une grande pitié la volonté implacable d'Orcus — et ainsi, ô courrier, en qui resplendit un ordre divin heureux pour moi, tu parais me promettre :

que mon époux me reviendra pour quelques instants fugaces...

HERMÈS.

(D'un geste lent de sa main gauche il penche vers elle son caducée.)

LAODAMIE.

— O fils de Maïa, toi qui fends la noirceur de la Nuit de ton sceptre affreux tressé de serpents,

— Quand la Nuit recouvrira d'ombre les côtes de Phylace... toi-même, du royaume souterrain tu m'amèneras le désiré, à moi, languissante.

HERMÈS.

(Il disparait.)

LAODAMIE.

(Elle se tient un bref instant dans la même attitude, puis elle passe de la rêverie souriante à une joie exubérante, et finalement se met à rire et se retourne brusquement ; ayant alors aperçu les jeunes filles endormies, elle court les réveiller ; les ayant réveillées toutes, elle les groupe autour d'elle, et, ne pouvant dans sa joie prononcer une parole, riant toujours, elle leur montre qu'il faut orner la salle de fleurs.)

LE CHŒUR.

D'où te vient ta joie,
d'où vient que, joyeuse,
tu veux fleurir la couche nuptiale ?

LAODAMIE.

Ecoutez-moi, mes servantes :
tressez des couronnes,
je suis joyeuse aujourd'hui.

LE CHŒUR.

La joie rassérène ton front.
D'où vient que tu es joyeuse,
que si joyeusement
tes joues s'ornent de rougeur ?

LAODAMIE.

Une voix joyeuse retentit en mon cœur;
toute à cette joie,
je vous convie joyeusement :
tressez des couronnes, mes servantes.

LE CHŒUR.

La voix tendre du cœur t'appelle;
n'est-elle pas trompeuse, cette voix?...
Le mauvais sort ne te leurre-t-il pas,
t'entraînant dans ses cercles magiques?...

LAODAMIE.

Hé, mes servantes, hé, servantes,
dans les flambeaux d'airain plantez des torches,
allumez-les...

LE CHŒUR.

La pénombre est descendue depuis un instant,
la blancheur du jour décline
vers l'obscurité, — vers la nuit.

LAODAMIE.

Du long martyre,
du long martyre de mon âme,
est-ce le jour de la délivrance qui se lève?

(Avec le Chœur elle s'est avancée sur le devant de la scène.)

Sur les tisons brûlants,
dans les cuves d'airain
jetez des branches de cyprès,

une poignée de myrrhe, une mèche de lin.
Que le parfum des tièdes vapeurs
monte, éveille le sortilège
des fantômes du Rêve.

LE CHŒUR.

Les fantômes du Rêve l'obsèdent,
les Larves et la Nuit.

LAODAMIE.

Les fantômes accordent la harpe des chants :
ô force d'Eros !

(Une partie du Chœur s'occupe d'exécuter les ordres de Laodamie; une autre partie lui apporte des colliers précieux, des boucles d'oreille, des ornements pour la tête, des lacets, des parfums, des onguents.)

LAODAMIE.

Sur le granit noir des dalles,
une pluie de roses, une pluie de roses, une pluie de senteurs...
Chassez au loin l'aube pâle;
que l'Aurore ne rougisse pas
les cieux.
Arrêtez les chevaux de Phébus !
Eros ! Eros !
Cueillez dans les jardins des jacynthes;
cueillez des branches de jasmin,
des grappes épanouies en éclatante blancheur;
disposez-les en bouquets !
Des fleurs !... en abondance !

Eros ! Eros !
Ornez de pourpre le chevet du lit,
déroulez des laines molles
pour le repos des rêves désirés.

(Les servantes ornent pendant ce temps la pièce et le lit.)

LAODAMIE.

Eros, Eros chéri,
enfant rosé,
orne pour moi le lit
de fleurs.
Entoure de guirlandes,
de bouquets,
le lit de l'épouse, de l'amante;
j'étais toute fanée de langueur,
et toi, pour ton élue,
tu as gardé ta flèche d'or.

LE CHŒUR.

(Les servantes s'éloignent après avoir orné la couche, et saluent l'une après l'autre; Laodamie regarde chacune d'elles et lui sourit en la congédiant; toutes sortent ainsi.

La Nuit est tombée, une nuit laiteuse de clair de lune.

Le rideau blanc s'ouvre sur toute la largeur de la pièce; on aperçoit le jardin du palais, les allées de cyprès; au milieu, le tombeau de Protésilas, sa stèle en avant; dans le fond, le mur entourant le jardin, une côte rocheuse, la mer; du seuil se lève le Vieillard qui était assis là, attendant.)

LE VIEILLARD.

Tu m'as appelé, chère maîtresse,
tu m'as ordonné de venir.

Me voilà, mon enfant, ma reine,
moi, ton esclave, qui ai bercé ton enfance
dans ta patrie lointaine.

LAODAMIE
(Pensive.)

Lointaine...
Ai-je donc oublié déjà
les années de mon enfance ?
Salut, père nourricier.

LE VIEILLARD.

Tu m'as appelé...
J'ai peur pour toi.

LAODAMIE.

Plus que jamais je me sens forte ;
mais il me faut ton savoir ;
tu connais les charmes et les sortilèges.

LE VIEILLARD.

Ne crains-tu pas les châtiments divins?

LAODAMIE.

C'est à cette foi-là seulement que je m'attache.
Jadis une peur secrète me retenait,
et je tremblais à la seule pensée des incantations.
. . . . . .
Toi seul, ici, tu es de mon pays.

LE VIEILLARD.

De ta patrie je me suis traîné ici derrière toi

le jour de tes noces,
quand, ravie à ton père,
ton époux, ton amant t'amena à Phylace.

LAODAMIE.

Le jour de mes noces!

LE VIEILLARD.

Ton père maudissait tes noces;
de sa malédiction il t'a fermé
la route du retour...

LAODAMIE.

Ton chant me ramènera là-bas;
tu y porteras mes derniers adieux,
là-bas où est mon pays et le tien;
à Iolkos où gouverne le fils de Pélias,
le roi Alcaste qui m'a engendrée
pour l'agonie lente de mon bonheur...
Je suis déjà proche de la tombe.

LE VIEILLARD.

... Tu m'as ordonné de venir.

LAODAMIE.

J'ai entendu un appel en rêve;
mon nom prononcé plusieurs fois
par une voix qui, tel seulement un écho,
vit dans le souvenir des mortels —

LE VIEILLARD.

Ton cœur veut-il me cacher ses secrets?...

LAODAMIE.

De tes secrets je veux éprouver le pouvoir.

LE VIEILLARD.

L'éloquence secrète de mes oracles
chassera de ton cœur les derniers espoirs,
quand elle se fera entendre;
que peuvent pour toi de vaines paroles?

LAODAMIE.

Mon cœur brûle de désirs secrets...
Je te donne la liberté.

LE VIEILLARD.

Je suis vieux, et j'écoute, terrifié,
comme tu méprises ton destin.
Tu es dans la fleur de ton âge.

LAODAMIE.

Je comprends aujourd'hui ce que le sort me réserve.
La solitude me l'a fait connaître :
ma maison m'est devenue une prison;
j'ai vu l'amour méprisé
pour la gloire vaine des hymnes;
je languis après une autre terre meilleure,
dans la fleur de mon âge.

LE VIEILLARD.

Retourne dans ton pays, obtiens le pardon de ton
père,

vis avec les tiens; pars avec moi que tu libères.

LAODAMIE.

Mon amour me voue aux tombes;
je maudis le père qui m'a maudite.

LE VIEILLARD.

Mon cœur en moi frémit de terreur;
la fille oublie le père,
et élève la main qui maudit.

LAODAMIE.

Lui, ne m'a-t-il pas le premier oubliée?

LE VIEILLARD.

Le deuil égare et trouble ta raison.

LAODAMIE.

Malheureuse, je veux reconquérir le Bonheur.
Dans la joie amoureuse de cette nuit,
J'oublierai le temps de la séparation.
Le fils de Maïa est descendu vers moi;
il m'amènera l'époux.
L'offrande de lait, de vin et d'hydromel,
l'offrande de blanche farine de froment
doit s'accomplir.

LE VIEILLARD.

Le feu des puissances infernales t'enveloppe.

LAODAMIE.

Tu connais la force des puissances secrètes.

LE VIEILLARD.

Tu es perdue pour les vivants.

LAODAMIE.

Et fussé-je même condàmnée aux enfers,
maudite, les menaces ne me retiendront pas.

LE VIEILLARD.

La folie te prend, tu es folle.

LAODAMIE.
(Montrant le tombeau.)

Voici l'offrande préparée;
dis-moi dans l'ordre ce qu'il faut faire,
quelles offrandes on dépose les premières;
est-ce le pain?
Quelles offrandes verse-t-on les premières,
le lait ou l'hydromel?
pour que soit rassasiée la faim qui torture
les âmes errantes. —
Comment reconnaître mon époux? — elles viendront
en foule.

LE VIEILLARD.

Tu trembles. . . . . .

LAODAMIE.

Quand nous aurons accompli les rites,
tu descendras par le jardin vers la porte
dont moi-même aujourd'hui j'ai laissé les battants
entr'ouverts...

C'est par cette porte que chaque jour je sors sur les
rochers, pour regarder la mer :
... c'est de cet horizon qu'un navire m'a amenée ici,
le jour de mes noces. —
Dans le port tu trouveras une grande barque
et deux paysans, mes serviteurs.

(Elle ôte de son bras un bracelet et le lui donne.)

Tu leur montreras ce corail entouré de cercles d'or.
Ils te conduiront loin d'ici,
dans ta patrie et la mienne.

LE VIEILLARD.

Là-bas sont mes fils et mes petit-fils;
merci, reine.

(Laodamie et le Vieillard se dirigent vers le fond, et s'arrêtent, tout près du tombeau.)

LE VIEILLARD.

Des deux mains tu prendras le couteau,
et tu creuseras un trou
de la largeur et de la longueur de deux paumes;
tu y verseras une cruche d'hydromel;
puis, séparément, une cruche de vin
et une coupe d'eau de source;
après, tu recouvriras le tout
de farine blanche; —
et ensuite tu prononceras trois prières,
une triple invocation
aux âmes qui dorment dans la paix
du royaume souterrain.

— Et alors, saisissant un agneau tout blanc, immaculé, tu tourneras sa tête vers l'Erèbe, — et tu le frapperas du couteau;
que le sang noir découle dans l'auge.
— Et alors, prenant une brebis à toison noire, immaculée, tu tourneras sa tête vers l'Erèbe, — et tu la frapperas du couteau;
que tout le sang noir découle dans l'auge.
— Et toi-même, détournant les yeux,
étends tes mains au-dessus de l'offrande.

(A mesure qu'il parlait, Laodamie a exécuté ses prescriptions; les âmes accourent de dessous terre, et rôdent autour de l'orifice.)

LAODAMIE.

Regarde, regarde qui elles sont,
tout en pleurs, tout en gémissements :
des jeunes gens, des vieillards, des vierges, des enfants;
quelle foule nombreuse arrive,
et entoure de toute part le fossé; —
une pourriture phosphorescente
luit dans leurs yeux,
elles se penchent au-dessus du trou
et boivent avidement, —
— je ne reconnais pas mon époux parmi elles;
avant qu'il puisse s'approcher,
les autres auront bu tout le sang.

LE VIEILLARD.

Du courage, prends un bâton,
et chasse-les loin du fossé.

LAODAMIE.

En vain, — je les chasse, mais de nouveau
elles se pressent en foule croissante
avec des sifflements, des bruissements.
Je ne reconnais pas mon époux,
peut-être n'est-il point parmi elles;
mon rêve m'a trompée.
Des âmes étrangères se désaltèrent.

LE VIEILLARD.

Retourne plutôt chez toi, malheureuse,
le charme des sortilèges est vain,
ton mari ne revient pas vers toi.

LAODAMIE.

En vain l'âme appelle l'âme,
et rompt le nœud des mystères affreux,
oublieuse des châtiments —
ô malheureuse que je suis, malheureuse.

. . . . . .

LE VIEILLARD.

Arrête tes larmes, arrête tes pleurs,
le charme des sortilèges est vain. — Je m'éloigne.
Regagne ton palais, — crois à cet avertissement:
tes larmes font sa souffrance;
l'âme de ton époux, prisonnière
de ton regret incessant et de tes pleurs,
erre à travers les routes infernales —
ressuscite sans cesse, et se meurt —

tes langueurs la poursuivent et l'égarent, —
elle ne peut pénétrer dans le bois sacré.

(Le Vieillard s'éloigne par le jardin, on le voit de loin franchir la porte, puis disparaître.)

LAODAMIE.

(Appuyée contre le tombeau.)

Il ne peut pénétrer dans le bois sacré,
à cause de mon regret incessant et de mes pleurs ;
mes langueurs le poursuivent et l'égarent ;
sans cesse il ressuscite et se meurt.
Que moi donc, je sois damnée,
abandonnée aux lamentations et aux larmes,
et que l'âme chère que j'appelle
descende vers moi un instant,
délivrée par mes invocations.

(En larmes, elle se tient appuyée contre le tombeau, — et lentement s'apaisent ses larmes et ses sanglots ; la terreur la prend,... figée de crainte, elle remue à peine, observant le silence qui tombe autour d'elle et le brouillard nocturne qui est descendu. A travers le brouillard la lune éclaire le jardin.

Une sombre ouverture troue le tombeau ; Hermès en sort, conduisant Protésilas par la main.

Protésilas s'avance la tête baissée ; il est vêtu comme un héros, porte une armure brillante, une cuirasse, une ceinture d'airain, des cuissards. Hermès pose la main de Protésilas dans celle de Laodamie, s'éloigne, et disparait dans le jardin.)

LAODAMIE.

Me voici, moi ton épouse,

et tu es mien.

. . . . . .

Ta cuirasse scintille —
et scintillent ton casque, ta ceinture et ton glaive; —
tu es bien le même, mon héros,
mais tes joues sont pâles.
Tes yeux noirs me regardent comme l'abîme de la nuit;
sur ton front des boucles noires, des boucles noires à tes tempes, ornées de plaques d'or....
mais ton front est blanc comme les pierres du tombeau;
ton front est calme comme une tombe
recouverte d'une dalle de marbre.
Il n'y a pas de sérénité sur ton front
et il n'y a pas d'inquiétude.

. . . . . .

(Elle pose ses deux mains sur la cuirasse de Protésilas.)

C'est bien ta cuirasse, ornée de multiples clous rangés en zigzags et en cercles; sur ton casque des nœuds compliqués, trempés dans la résine rouge; c'est le crin du cheval que tu as captivé toi-même dans les larges plaines de Ptélée, plaines bruissantes d'herbes grasses et touffues.

Voici ta belle ceinture, qui résiste aux coups les plus forts, et même aux flèches d'Apollon : le don de mon père.

O mon guerrier, te voilà devant moi, dans la Renommée et la Gloire.

PROTÉSILAS.

(Il touche de la main le front de Laodamie.)

LAODAMIE.

Ta main est blanche et froide;
tu arrives de loin...
vers moi, ta jeune épouse qui te désire, qui désire tes enlacements. O mon époux, c'est donc toi qui m'as abandonnée dans la fleur de mon âge.
Voilà que la Gloire te rend à moi.
La caresse de la Gloire resplendit dans l'éclat de ton casque, de ta cuirasse; mais l'éclat de tes yeux est voilé, mais tes joues sont pâles.

(Des deux mains elle effleure son visage.)

Tes joues sont froides. —
Tu m'arrives de loin.
De ta large poitrine,
de ton cœur, le froid me gagne :
le froid a raidi mes bras.

PROTÉSILAS.

(Il tend les bras vers elle.)

LAODAMIE.

Mon cœur s'arrête, je suis tout oreille pour percevoir
si ton cœur bat...
Ton cœur se tait.

(Elle s'abandonne dans les bras de Protésilas.)

O aime, aime-moi, enlace-moi, berce-moi...

combien de temps suis-je restée solitaire, combien de temps...
les précieuses paroles de l'amour se fanaient, inachevées, sur mes lèvres.
O enlace-moi de ton bras, serre-moi contre toi dans ton étreinte...
O volupté...
Si longtemps les paroles d'amour ne furent pour moi qu'ironie cruelle...
Tu reviens de la guerre...
Tu reviens vers moi.

PROTÉSILAS.

(Il l'enlace.)

LAODAMIE.

(Elle défaille dans les bras de Protésilas et touche du front le métal de son armure ; — aussitôt elle revient à elle.)

Ton armure me répond sourdement,
comme si elle n'était pas remplie par une poitrine virile et une force guerrière ;
— mes paroles retentissent dans le vide.
Tu es pourtant vivant, — tu es près de moi.

PROTÉSILAS.

(Il penche lentement la tête au-dessus d'elle.)

LAODAMIE.

Des lueurs passent sur ta face ;
est-ce bien le reflet de ton armure ?...
Noir est l'abîme de tes yeux, — —

j'entre dans l'abîme de tes yeux : —
la Nuit ! — mes pensées s'éteignent.

PROTÉSILAS.

(Il lui donne un baiser.)

LAODAMIE.

J'ai baisé tes lèvres froides ;
le froid est entré en mon sein ;
mon âme se perd dans ce baiser,
réunie à la tienne :
je suis à présent celle qui ne savait pas auparavant.

. . . . . .

1. Des abîmes devant moi,
des ombres impénétrables.
Dans les lointains passent de légers spectres de brouillard...
Ils s'enchevêtrent et se diffusent en lumières...
Les lumières courent les unes après les autres,... elles revêtent des vêtements de brouillard, — se poursuivent, lumineuses, dans l'obscurité ; — loin de moi, elles se perdent comme des ombres.

. . . . . .

Je suis entré dans l'Éternité.

2. Un fleuve, des eaux luisantes qui derrière moi se traînent vers la nuit ;
j'ai traversé les étendues lointaines de ces eaux.
Une lourde brume s'appesantit sur le fleuve.

. . . . . .

3. Sous ma main, je sens le granit, un roc immuable...
Je tends mes mains : partout des pierres, un roc tranchant,
— leur masse m'étreint, —
je ne peux plus étendre mes bras, —
des rochers, des rochers...
Un sentier entouré de pierres...
il me faut avancer... derrière moi,
devant moi, marchent des inconnus, —
l'Éternité !...

4. Voici des portes, des arcs-de-triomphe, des amoncellements de pierre taillée d'une blancheur lactée ; est-ce donc ici qu'Hélios fait passer son char d'or quand il gagne le repos?...
Que de portes ! — Voici l'œuvre des géants aux cent bras.
..... Ah ! je franchis la dernière.

. . . . . .

5. L'azur, l'azur... le sommeil...
Je sais qu'il me faut avancer, avancer...
et la somnolence de cet azur brise mes genoux, et replie mes bras en oreillers pour mon visage...
..... l'Éternité...

6. Une prairie, une prairie,... une foule de fleurettes jaunes...
une prairie sans bornes, — ...
Qui sont-ils ceux qui se penchent au-dessus des fleurs,
semblables à moi ? —

Qu'il est grand ce monde !
On dirait qu'ils cueillent des fleurs ; — non, ils en aspirent seulement le parfum.
Qu'elle est agréable et savoureuse cette odeur... alors, moi aussi, je peux en jouir, —
et moi aussi, je suis avec eux...
Rester...
Je suis enfin dans les prairies dorées, habitante de ces prés où je vois les âmes des anciens morts promener librement leurs entretiens animés...
C'est l'autre monde, et moi, j'en suis une âme.

. . . . . .

Quel est le bras qui touche mes hanches, quel bras rapproche mon cou d'une poitrine ?...
Est-ce toi, mon bien-aimé, mon mari adoré !...
Nous resterons ainsi toujours, inséparables...

. . . . . .

..... Là-bas, à Phylace, où tu m'as menée, arrachée à ma maison paternelle,... là-bas, j'étais solitaire, attendant en vain ;
et ici... ici tu es avec moi,
docile à mes vœux.
Je te suis chère comme je ne le fus jamais.

. . . . . .

Là-bas, à Phylace, où tu construisis une demeure pour nous deux, un palais de marbre et de bronze, de solives de hêtre et de planches de sapin ajustées avec art, là-bas notre amour fut douloureux —

..... et tant de larmes et tant d'amertume m'étreignaient la gorge, arrêtant mon souffle ! —

aujourd'hui, je sens de la douceur sur mes lèvres, et un parfum si doux que déjà je crois atteindre le Bonheur.

— O mon aimé, voilà que les héros et leurs amantes contemplent notre amour; les rois que m'apprirent à connaître les récits de ma nourrice et les enseignements de mon père; ceux que mon père, enfant, apprit à connaître par les récits de sa nourrice et de ses vieux parents. Voilà qu'auprès de nous passent ceux que m'ont révélés les chants; — en ai-je chanté moi-même de ces chants ! mes servantes les accompagnaient sur des cordes de boyau de mouton, tendues sur un crâne de taureau aux cornes noires...

Mais qu'il est déjà loin de moi, le son des cordes touchées par les mains de mes compagnes ! — je l'ai déjà oublié...

C'est là-bas, à Phylace, qu'il est resté; écho, il erre à travers les salles; mais moi, fille et épouse de rois, il ne bercera plus mon sommeil sur les oreillers couverts de pourpre, sous les toiles tissées, aspergées de la senteur des baumes...
parce que le temps des rêves est fini pour moi,
et que je suis entrée dans la réalité éternelle;

. . . . . .

et toi, tu es avec moi; près de moi mon bien-aimé.

. . . . . .

(Le prenant dans ses bras, elle ne saisit que le vide, — trois

fois, elle essaye d'étreindre l'ombre de Protésilas qui s'évanouit et disparaît parmi les cyprès du jardin.)
(Le Chœur entre et entoure Laodamie.)

LE CHŒUR.

Tes belles lèvres s'égaient d'un sourire,
tu déploies tes bras, toute joyeuse,
qu'étreins-tu, qu'enlaces-tu ainsi... ?

LAODAMIE.

Mes mains s'égarent dans les ondes aériennes;
mon corps brûle de désirs amoureux.

LE CHŒUR.

Quelle forme devines-tu près de toi?
Un feu amoureux enflamme tes prunelles,
au regard fixe;
ton bras se perd dans l'espace vide.

LAODAMIE.

C'est en vain que je déploie mes bras
après un fantôme inaccessible;
mes bras faiblissent dans les ondes aériennes.

LE CHŒUR.

Ton rire s'est tu, —
une flamme colore tes joues;
c'est en vain que tu lèves, que tu étends les bras,
tu n'atteindras rien.

LAODAMIE.

Je suis entrée dans le cercle magique des illusions,

mon rire s'est tu;
sur mes lèvres s'est figée
la chère parole du désir;
je n'atteindrai rien,
mes bras se perdent dans le vide de l'espace.

LE CHŒUR.

Douloureuse, tu penches la tête,
une sueur froide a mouillé ton front pâle,
ta voix faiblit, les roses de tes joues s'éteignent;
un feu ardent brûle dans tes yeux.

LAODAMIE.

Mon cœur tremble comme une colombe effarouchée;
je suis entrée dans le cercle vicieux des illusions;
mon regard se voile, la flamme a déserté mes joues,
une sueur froide a mouillé mon front...

LE CHŒUR.

Douloureuse, tu penches la tête,
ta chevelure abondante cache ton visage
d'un voile noir de boucles frisées.

LAODAMIE.

C'est en vain que j'étendais mes bras,
à la poursuite d'une ombre fugitive;
trois fois déjà j'ai failli l'atteindre,
et trois fois mes mains s'empressèrent en vain,
agitées de frissons amoureux.

(Elle s'avance sur le devant de la scène; le Chœur la suit.

Mettez le costume blanc de la tristesse
sur mes cheveux noirs frisés;
que de larges voiles
couvrent la forme flottante de mes vêtements bachiques.
Trompée dans mes désirs amoureux,
le Désespoir me saisit dans ses griffes de Harpie...
Mon cœur tremble de frayeur; —
que je cache donc
les frissons de mes ardeurs,
et mon âme effrayée et craintive!
que moi seule, sous mon voile,
je dévore ma honte, mon regret, mes larmes.
Avec cette douleur
qui me tue,
que je vive solitaire!
Aucune tendresse
ne me consolera plus,
ni aucune douce parole,
même si tu murmurais à mon oreille
le chant mélodieux des Charites
et, le luth d'Apollon en main,
tressais des strophes nombreuses.

LE CHŒUR.

Le lit t'attend, recouvert de pourpre,
la couche de laine molle
bercera ton corps souple dans la paix du sommeil.

LAODAMIE.

(Arrachant ses ornements et les rejetant loin d'elle.)

Eloignez de moi
le cliquetis de ces cercles d'or,
éloignez-les de ma poitrine;
à ma poitrine
s'est accrochée
la torpeur;
les anneaux-serpents me brûlent;
le cercle d'airain de mon diadème de cristal
me pèse,
emprisonne mon front; les agrafes contre mes hanches
secouent mon sein d'un frisson glacé,
irritant les désirs...
les ardeurs vaines s'évanouissent
dans l'isolement.

LE CHŒUR.

Les fumées des herbes odorantes
s'échappent de la chambre nuptiale.
Le feu du mystère sacré des Amours
se consume;
regardez, voilà que des cercles de fumée,
des ombres s'élèvent au-dessus du cheve

LAODAMIE.

Mes bras pénétrés du suc des lys blancs
mon sein nourri de baumes,
mes cheveux aux tresses défaites,
dénouées,
baignées de l'essence

de jacinthes et de roses,
m'irritent;
mon corps désireux d'enlacements
souffre au rappel des tendresses passées;
le souvenir me persécute
de désir —
ces parfums me lassent.

LE CHŒUR.

Fais une triple invocation;
chasse les spectres que poursuit ta pensée folle.
Prends une tige de pavot;
de sa tête desséchée frappe ton front triste
quatre fois,
tu appelleras le Sommeil;
le Sommeil apaise toute tristesse,
il arrivera volontiers.

LAODAMIE.

Le sommeil d'une abandonnée...
. . . . . .
Jamais plus il ne me saisira dans son étreinte passionnée,
l'époux-amant;
voici que le fantôme s'est dissipé en brouillard,
me jetant un regard triste.

LE CHŒUR.

Ta pensée te lasse à parcourir
le cercle vicieux d'illusions affolantes;
entre dans le lit préparé,

— n'appelle pas,
ne tords pas tes bras;
tes lèvres chuchotent des plaintes vaines.

LAODAMIE.

Ma couche est déserte
. . . . . .
Ayez pitié de moi.

LE CHŒUR.

Ne repousses-tu pas nos soins?
Comment, seule avec ton deuil,
veux-tu errer par la nuit sombre ?

LAODAMIE.

(Elle se dirige vers le fond de la scène, regardant la mer.)

LE CHŒUR.

Le brouillard orne des perles de sa rosée
tes vêtements;
Notus souffle la fraîcheur des flots ;
qui attends-tu, qui devines-tu,
fixant le lointain brumeux ?

LAODAMIE.

A travers le lointain brumeux,
à travers la mer aux vagues noires
une barque arrive, silencieuse.

LE CHŒUR.

Comme une statue elle se tient silencieuse,
arrêtant le souffle de son sein :
elle écoute les échos des vents.

LAODAMIE.

J'écoute les échos des vents.
Notus souffle la fraîcheur des flots,
la vague berce la barque,
une ombre brumeuse se tient dans la nef...
la barque se balance parmi les bruissements,
et le vieillard aux yeux sanglants
rame, le vieillard blanc...
Charon! — C'est la barque de Charon!
Arrête, vieillard! Ecoute-moi, ombre!
Prends-moi avec toi...

LE CHŒUR.

O malheur! — Qui appelle-t-elle?!
C'est l'Enfer qui envoie vers elle ses courriers!...

(Sur le rideau que le Chœur avait refermé on voit, en couleurs sombres, comme un grand lac; les flots écumeux miroitent parmi les profondeurs noires; — une grande barque navigue, où se tient Charon à la barbe blanche, les yeux en feu; il rame... les ombres, enveloppées de linceuls, se tiennent dans la barque en masse serrée et geignent plaintivement.)

LAODAMIE.

(Fixant les apparitions, comme égarée.)

Quel est ce cortège d'âmes,
enveloppées de linges blancs, de linceuls,
qu'à la lueur d'un incendie, tu conduis
vers la nuit des silences souterrains?
Les ombres gémissent et se lamentent,
comme un troupeau de chauves-souris,

quand, en bande, elles se cachent,
accrochées à la voûte des cavernes.

(La vision disparait.)

LAODAMIE.

(Elle s'arrache des bras du Chœur.)

Le héros fend la vaste mer
de son navire aux trois cornes;
la Gloire abrège sa vie,
le laurier devient son partage.
Je pleure, je me lamente dans la chambre nuptiale,
pourquoi la Mort est-elle plus forte que l'amour? —
Orcus, le maître des mystères,
me rend mon époux.
Aujourd'hui un regret trois fois, quatre fois plus cuisant
remplit mon cœur de désespoir;
aujourd'hui la plainte de mes prières est plus ardente que jamais —
O Héra! que je suis malheureuse!
La solitude trois fois, quatre fois plus lourde,
remplit mon cœur de Désespoir,
Dikè amoncelle au-dessus de moi ses menaces,
et voile de nuit mes yeux.
Tu es sainte entre toutes dans la couche de Zeus
où un nuage mystérieux te dissimule...
aujourd'hui mon regret est trois fois, quatre fois plus atroce —
O Héra! que je suis malheureuse!
J'aime un guerrier étranger,

celui-ci me ravit, vierge;
de la demeure paternelle il me conduit sous son toit,
et mon père me maudit...
Où trouver la fin de mes plaintes,
de mes larmes?
Est-ce ma propre faute?...
O Héra! que je suis malheureuse!
Le héros s'arrache de mes bras,
il court par-delà les lointains bleus de la mer;
épris du bouclier, des lances et du glaive,
il n'écoute pas mes pleurs;
les oracles lui prédisent qu'il tombera le premier;
lui, désireux de la mort dans la renommée,
oublie l'amante et l'épouse;
pour moi, la maison est demeurée déserte,
cruelle est la solitude à ma jeunesse...
Où chercher la fin de mes plaintes, de mes pleurs...!
O Héra! que je suis malheureuse!

. . . . . .

. . . . . .

Le Sort se joue de moi
— l'envoûtement des songes —
et se divertit de ma faiblesse humaine;
il me poursuit de la menace des châtiments divins,
et remplit de larmes mon cœur infortuné.

. . . . . .

(Elle se précipite sur le devant de la scène.)

. . . . . .

La mort seule me reste!

. . . . . .

(Elle se transperce le sein d'un couteau ; — tombe.)

. . . . . .

(Les servantes la déposent sur le lit et ouvrent le rideau pour appeler les domestiques ; les domestiques accourent ; tous, saisis de terreur, se groupent autour du cadavre de la reine.

Dans le fond, à travers le jardin, serrées l'une contre l'autre et enlacées, s'acheminent les âmes de Protésilas et de Laodamie ; elles se dirigent lentement vers le tombeau, disparaissent dans l'ouverture sombre de la stèle ; les portes de bronze se referment derrière elles.

Au fracas des portes du tombeau, toutes les têtes du Chœur se tournent subitement vers le jardin.)

FIN

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame.

UNIVERSITY OF

YA 07666

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C043260627

677492

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

MAY 10

ŒUVRES DE HENRIK IBSEN

TRADUCTIONS DU COMTE PROZOR

Le Petit Eyolf, drame en 3 actes. Un volume in-16..... 3 50
Brand, poème dramatique en 5 actes. Un volume in-16..... 3 50
Jean-Gabriel Borkmann, drame en 4 actes. Un volume in-16. 3 50
Peer Gynt, poème dramatique en 5 actes. Un volume in-16... 3 50
Solness le Constructeur, drame en 4 actes. Un volume in-16..... 3 50
Hedda Gabler, drame en 4 actes. Un volume in-16..... 3 50
Le Canard sauvage. Rosmersholm. Un volume in-16..... 3 50
Les Revenants. Maison de Poupée. Un vol. in-16..... 3 50
Quand nous nous réveillerons d'entre les morts, drame en 3 actes. Un volume in-16..... 3 50
L'Ennemi du Peuple. Drame en 4 actes. Un volume in-16... 3 50
La Dame de la Mer, pièce en 5 actes. Un volume in-16..... 3 50
La Comédie de l'Amour, pièce en 3 actes, traduite par le Vicomte de Colleville et F. de Zepelin. Un volume in-16..... 3 50
Lettres d'Henrik Ibsen à ses amis, traduites par Mme Martine Rémusat. Un volume in-16..... 3 50

DOUMIC (René), de l'Académie française. **De Scribe à Ibsen.** Causeries sur le théâtre contemporain, 5e édition. Un volume in-16..... 3 50

TISSOT (Ernest). — **Le Drame norvégien.** Henrik Ibsen, Bionstierne Björnson (*Couronné par l'Académie française*). Un vol. in-16. 3 50

D. MEREJKOWSKY. — **Tolstoï et Dostoïewsky.** La personne et l'œuvre. Préface du comte Prozor. Un volume in-16.... 3 50

BELLESSORT (André). — **La Suède.** La nature, l'esprit, les mœurs. 2e édition. Un volume in-16..... 3 50

ÉDOUARD ROD. — *Études sur le XIXe siècle.* **Giacomo Léopardi.** — Les Préraphaélites anglais. Richard Wagner et l'esthétique allemande. Victor Hugo, Garibaldi. Les véristes italiens. M. de Amicis. La jeunesse de Cavour. 2e édition. Un volume in-16..... 3 50

— **Nouvelles études** *sur le XIXe siècle.* — Alphonse Daudet. Anatole France. Victor Hugo et nos contemporains. Émile Hennequin. M. Arnold Bœcklin. Schopenhauer et ses correspondants. Une tragédie de M. Sudermann. M. A. Fogazzaro. L'idéalisme contemporain. Les mœurs et la littérature d'information. Un volume in-16..... 3 50

— **Les idées morales du temps présent.** — Ernest Renan. — Schopenhauer. — Émile Zola. — Paul Bourget. — Jules Lemaître. — Edmond Scherer. — Alexandre Dumas fils. — Ferdinand Brunetière. — Le comte Tolstoï. — Le vicomte E.-M. de Vogüé. 7e édition. Un volume in-16..... 3 50

— **Essai sur Gœthe.** — Les Mémoires. — La Crise romantique. — La Crise sentimentale. — Le Poète de cour. — Le Dernier roman. — Le Grand œuvre. Un volume in-16..... 3 50

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.